

Le sociologue Bernard Kalaora : “Nous cherchons chez les sociétés primitives les clés de notre survie”

- [Pauline Vallée](#)

Le documentaire “Frères des arbres”, de Marc Dozier et Luc Marescot, vient de remporter le Prix du public de l’édition 2019 du Greenpeace Film Festival, le plus cinéphile des festivals écolos (et inversement). Décryptage d’un succès, avec le sociologue Bernard Kalaora.

Le suspense n’était pas vraiment au rendez-vous. Cavalant en tête des votes dès le début de la compétition, le documentaire *Frères des arbres, l’appel d’un chef papou*, réalisé par Marc Dozier et Luc Marescot en 2015 (et diffusé sur Arte en mars 2017), ressort grand vainqueur du [Greenpeace Film Festival, qui s’est tenu en ligne du 14 au 28 janvier 2019](#). Mais pourquoi un tel engouement du public pour la chronique gentille du combat d’un chef papou ? Le sociologue Bernard Kalaora, spécialiste du débat environnemental, revient sur le succès de cet hymne à la défense des forêts.

***Frères des arbres* présente le combat du chef huli Mundiya Kepanga contre la déforestation en Papouasie-Nouvelle-Guinée. Quelle impression vous a laissée ce documentaire ?**

Il m’a mis un peu mal à l’aise, pour tout dire ! J’ai trouvé sa représentation du « primitif » assez stéréotypée, très occidentale, proche de la figure rousseauiste du « bon sauvage ». Le film oppose trop schématiquement deux mondes, un qui serait entièrement naturel et l’autre considéré comme un prédateur. Résultat, c’est plein de bons sentiments mais, aussi, un peu naïf. Le fond du problème n’est pas abordé. Dans la séquence où Mundiya Kepanga se rend à Paris pour transmettre son message universel, on a l’impression qu’une grande

alliance magnifique entre les peuples est en train de se former... *Frères des arbres* n'est finalement qu'un film naturaliste, dans la droite lignée de la plupart des documentaires tournés sur la nature.

Le coréalisateur Marc Dozier affirme pourtant avoir voulu détruire cette imagerie naïve du « bon sauvage », en soulignant au contraire la vision très économique de la forêt chez les Papous...

C'est d'ailleurs la partie la plus intéressante du film. On comprend que les Papous doivent effectivement participer à la destruction de leur habitat pour gagner leur vie, qu'ils ont perdu eux aussi tout lien avec la forêt. Mais *Frères des arbres* balance en permanence entre cette vision sociétale et une vision naturaliste... Il aurait fallu lier les deux.

Peut-être parce que nous avons du mal considérer la forêt comme un objet économique...

La forêt risque de devenir une marchandise comme une autre. Mettre un prix à quelque chose sert à fixer une quantité, alors que notre relation à la forêt mobilise plutôt le champ de l'affect, de l'émotion. Elle ne se résume pas à de la simple comptabilité ! Dans *Etre forêts* (éd. La Découverte, 2017), Jean-Baptiste Vidalou critique la « quantophrénie », cette manie des humains de mettre des chiffres partout. Imaginons un conflit entre des militants de la protection de la nature et des promoteurs immobiliers. Est-ce que mettre un prix va suffire à inverser le rapport de force ? Cela supposerait que la nature pèse autant que les intérêts industriels... On en est loin.

***Frères des arbres* vient de remporter le Prix du public, il sera donc projeté dans plusieurs villes en France... Comment analysez-vous ce succès ?**

L'engouement pour ce film ne me surprend pas du tout. On observe un regain d'intérêt pour les sociétés traditionnelles, comme si elles détenaient les clés pour notre propre survie. Nous cherchons dans les autres cultures ce qui pourrait nous aider à sortir de notre système de pensée naturaliste.

Nous avons cessé de considérer la forêt comme un simple espace de récréation.

Cette image du sauvage qui se rend dans notre monde, comme pour physiquement nous transmettre sa pensée, est un symbole fort. Le documentaire touche quelque chose de très profond. Mais tout n'est pas seulement de l'ordre du symbolique. *Frères des arbres* se termine sur l'idée que, maintenant, nous allons tous aimer la nature et la protéger. Ce n'est pas le cas !

La population se montre pourtant de plus en plus sensible au destin des forêts. Des citoyens se rassemblent à Romainville, en France, ou dans la forêt de Hambach, en Allemagne...

Le sens de ces mobilisations a beaucoup changé. Lorsque j'ai commencé à

travailler sur le sujet, dans les années 1970, des scientifiques et des usagers se battaient pour les forêts au nom de la préservation du paysage. C'était un combat culturel, esthétique, patrimonial. Aujourd'hui les militants veulent protéger le vivant. Il y a eu un véritable tournant à la fin du siècle dernier, avec le rapport Brundtland de 1987 sur le développement durable et le sommet de la Terre de Rio en 1992. Nous avons cessé de considérer la forêt comme un simple espace de récréation. Son destin est lié au nôtre. Alors que la biodiversité s'amenuise, nous prenons conscience que le monde ne sera plus tout à fait pareil sans insectes, animaux sauvages, plantes... Et cette angoisse transcende toutes les classes sociales.

D'où viendrait cette prise de conscience générale ?

L'historienne Valérie Chansigaud le dit très bien dans son joli livre *Les Français et la nature : pourquoi si peu d'amour ?* (éd. Actes Sud) : en comparaison avec d'autres pays comme le Royaume-Uni ou l'Allemagne, [les Français n'ont jamais aimé la nature](#). Il suffit de voir à quoi ressemble un jardin « à la française ». Nous aimons la nature lorsqu'elle ressemble à une sculpture, lorsqu'elle est domestiquée, jardinée, rationalisée. Même Buffon détestait les zones humides, il voulait les assécher pour les assainir. Dagognet disait que la nature n'est belle que quand ses potentialités sont augmentées par la technique. Tout notre intérêt contemporain pour la nature ordinaire nous vient du monde anglo-saxon.

Dans votre article « La forêt est en nous », paru en août dernier dans la revue *La Grande Oreille*, vous parlez d'un retour vers l'animisme. Simple effet de mode ?

Jusqu'à un certain point, peut-être. Mais ce retour vers la nature traduit aussi une inquiétude plus profonde qui traverse l'ensemble du monde social. Les gens sentent bien que nous sommes allés trop loin dans son instrumentalisation. Le philosophe allemand [Hartmut Rosa parle d'un phénomène d'accélération](#). Nous sommes dans une société du contrôle, du mouvement, du virtuel. Bientôt les logiciels décideront seuls de notre production. Le monde ne raisonne – et ne résonne – plus. Nous avons perdu la capacité de prendre du temps, de pouvoir marcher longuement, de faire une œuvre, de travailler à notre propre rythme. La nature incarne, avec la famille, un de nos derniers repères. Elle est un lieu où l'on peut se retrouver, se confronter à l'Autre avec un grand A, c'est-à-dire des êtres vivants non humains. Nous en avons besoin : sans cesse confronté à ses propres œuvres, l'homme tourne en rond. Je ne crois pas que ce soit seulement un effet de mode. Nous sommes à un carrefour. Dans quel monde allons-nous choisir d'atterrir ?